

Extrait N°3

Dans la forêt des Mouillères

Le grand cerf ruminait et récupérait de la vigueur. Il se déplaçait désormais sans chanceler. Sa tête ne bourdonnait plus et la douleur avait desserré son étreinte. Il regarda la cime des hêtres dorée par la lumière. Le jour se levait. Il décida de quitter l'ombre du sous-bois pour exposer son corps fiévreux à la chaleur des premiers rayons du soleil. Il s'immobilisa en entendant un froissement dans les ronces, puis le craquement d'une branche morte. Le bruit inquiétant se rapprochait. Ce n'était pas le bruissement discret du cheminement de la renarde. Les oreilles dressées, il perçut le piétinement d'un animal lourd. Était-ce l'homme ? Non ! Une bouffée de vent le rassura en lui apportant l'odeur musquée d'un sanglier. La progression était régulière. Les fougères s'écartèrent et il apparut à quelques foulées de lui. C'était un vieux solitaire de taille imposante au chanfrein argenté et aux défenses luisantes. L'intrus l'observa puis se dirigea vers un grand chêne pour farfouiller de son groin les feuilles

mortes à la recherche de glands. Le grand cerf, agacé par l'outrecuidance de l'importun qui osait violer son espace nourricier, frappa la terre de ses sabots mais le goinfre, indifférent à la menace, continuait à se gaver en poussant des grognements de satisfaction. Le maître des lieux abaissa alors sa ramure, les andouillers dardés vers son concurrent. Il s'avança d'un pas en poussant un cri rauque. Le sanglier, surpris, leva la tête, ses soies se hérissèrent mais il ne comprit pas la menace. La charge fut fulgurante. Le solitaire bondit dans les taillis et ne dut son salut qu'à une torchée de charmilles derrière laquelle il se réfugia avant de se lancer dans une fuite éperdue entre des baliveaux trop serrés pour permettre le passage de son assaillant. Le grand cerf, essoufflé, attendit que le pleutre ait disparu dans les fourrés pour retourner dans sa clairière. Il avait de nouveau imposé sa suprématie. Il savait, par instinct, que sa ramure exceptionnelle impressionnait ses adversaires et qu'il n'était pas nécessaire de les affronter pour les dominer. Depuis plusieurs années de brame, il n'avait connu qu'un seul rival et il l'avait terrassé en subissant une atroce blessure. Il s'était battu, aussi, contre un daguet pour le livrer aux chiens. C'était dans une forêt inconnue. Il avait quitté son territoire en automne, après les chaleurs des biches, quand l'homme avait pris possession de son domaine vital. Ce jour-là, il avait, d'abord, entendu le rugissement des machines qui dégageaient des vapeurs puantes mais ne s'en était pas inquiété. C'était un bruit

inoffensif qu'il connaissait. Peu après, il avait été surpris de voir un grand chêne s'incliner, lentement au départ puis de plus en plus vite. La cime disparut derrière les frondaisons de la futaie dans un fracas effroyable. Apeuré, il s'était levé de sa reposée. Il avait aperçu des biches terrifiées qui bondissaient dans les fougères, suivies d'une compagnie de sangliers. Le silence était revenu. Seuls des geais craillaient leur contrariété. Il attendit puis, rassuré, se recoucha. Le vacarme recommença et un autre chêne s'écrasa dans les taillis. Il s'éloigna prudemment pour échapper au danger et gravit une pente. Arrivé à la crête, il observa, impuissant, à la destruction de la forêt où il avait vécu et où se remisait¹ sa harde. Pendant toute la journée, il assista à la disparition de ses arbres. Le soir, il décida d'abandonner son domaine pour fuir l'homme et peut-être la douleur qui ne lui laissait aucun répit. Il partit droit devant lui en direction du ciel rougeoyant, vers une contrée où le soleil ne se couchait jamais.

À la fin de la première nuit, il fut surpris d'arriver devant une immensité stérile où aucun arbre ni même une touffe d'herbe n'avait poussé. Au loin, le sol rejoignait le ciel. Il s'avança de quelques pas et ses pieds s'enfoncèrent dans une terre grasse qui collait à ses sabots comme la glèbe d'une souille. L'endroit lui parut tellement inhospitalier qu'il regagna la lisière et se coucha, exténué de fatigue.

¹ Remiser : se reposer dans un endroit couvert.

Il continua sa longue marche pendant trois nuits. Il traversa plusieurs rivières et de nombreux chemins lisses à l'odeur infecte et durs sous l'éponge². Il avait aperçu des petits soleils se déplacer en ronronnant, grossir jusqu'à l'éblouir puis disparaître en éclairant un ruban luisant qui se déroulait devant eux. Il s'était mêlé à des hardes d'animaux gras au corps mou, à l'encolure courte et au pelage blanc qui paissaient avec nonchalance et rumaient couchés à découvert sans se méfier de l'homme.

Le dernier matin, il était arrivé au sommet d'une colline chauve et avait enfin découvert une forêt immense. Elle s'étendait sans discontinuer jusqu'à se confondre avec des nuages brumeux. Il descendit le vallon. C'est là qu'il établirait son domaine et marquerait son territoire.

Dès la lisière, il huma la présence rassurante de biches. Il traversa les taillis et les découvrit sur une bande herbeuse. Suitées de leurs faons, elles observèrent avec curiosité le nouveau venu. Il s'en approcha mais aucune n'était en chaleur et ne dégageait d'odeur excitante. Elles baissèrent la tête puis continuèrent à viander³. Un dague se tenait à l'écart de la harde. C'était un animal malingre, au poil terne, mal planté sur des membres graciles. Il paissait en se tenant toujours sur ses gardes, prêt à s'enfuir. Une bichette⁴ mécontente de sa présence lui

² Talon du pied du cerf de consistance molle.

³ Pâture.

⁴ Biche dans sa seconde année.

fit un brin de reconduite. Le souffre-douleur décampa et disparut dans les fourrés. Le grand cerf, tenaillé par la faim, se mit, lui aussi, à brouter avec avidité.

Quand il fut enfin repu, le soleil inondait de lumière le sous-bois. La harde avait rejoint sa remise⁵ mais le daguet était réapparu et épiait prudemment le nouveau maître des lieux, à distance. Le pitoyable hère répandait l'odeur fétide de la peur, celle de l'orphelin ou du déficient rejeté du groupe qui, par instinct, recherche une protection tout en s'accommodant de sa condition de martyr. Le grand cerf partit vers un endroit propice pour se reposer et remarqua que le jeune esseulé lui emboîtait le pas.

Pendant une lune, les deux mâles partagèrent le même domaine. Ils broutaient côte-à-côte et le daguet, désormais moins stressé, prenait du poids et s'enhardissait parfois à provoquer son protecteur avec ses bois inoffensifs en gambadant autour de lui. Sans se prêter au jeu, le vieux mâle ruminait avec une indifférence pacifique. La présence de son page, toujours aux aguets, le rassurait lui aussi. Quand la douleur de son œil le terrassait et annihilait tout instinct de conservation, il pouvait s'allonger de tout son long sans risquer d'être surpris.

Ils décelèrent pour la première fois la présence de l'homme, le jour où le givre avait blanchi le sous-bois. Les arbres se dépouillaient encore de leur

⁵ Fourrés où le grand gibier se dissimile pour se reposer.

frondaison et le bruit incessant des feuilles gelées et des glands tombant au sol les maintenait constamment sur le qui-vive. Ils décidèrent de se remiser vers l'orée de la forêt dans une sapinière. Après avoir gratté de leurs sabots l'humus de leur reposée, ils se couchèrent et observèrent un lièvre, inquiet lui-aussi, qui quittait un buisson pour se gîter en plein champ, au pied d'un piquet de parc. Le grand cerf sommeillait. La myriade de mouches qui l'agaçaient en permanence en se délectant des écoulements de sa blessure lui laissait un peu de répit. Brusquement, il se leva, le muflle palpitant et les oreilles dressées. Les odeurs effrayantes de l'homme et du chien l'avaient alerté. Le daguet trépignait et tournait sur place en jetant un regard apeuré à son protecteur.